Hubert Monteilhet

L'Empreinte du Ciel





PRESSES DE LA RENAISSANCE

025665890 823

L'EMPREINTE DU CIEL

D4 . 2000-31415

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

Sophie ou les galanteries exemplaires (1976)

Au Livre de Poche

Les Mantes religieuses (Grand Prix de littérature policière 1960)
Le Retour des cendres
Mourir à Francfort
Meurtre à loisir
Esprit es-tu là ?
De quelques crimes parfaits
Devoir de vacances
Les Bourreaux de Cupidon
Requiem pour une noce
Pour deux sous de vertu

À PARAÎTRE
Les Pavés du Diable
Le Cupidiable
Andromac
Non sens
Retour à zéro
Le Procès Filippi
La Perte de vue

Chez Jean-Jacques Pauvert

Rome n'est plus dans Rome (1977)

Chez Pauvert/Ramsay

Les queues de Kallinaos (1981) (Grand Prix de littérature fantastique d'Avoriaz 1982. Prix de la Société des Gens de Lettres 1982)

Chez Régine Deforges

Paul VI (1988)

Chez Nathan

Un métier de fantôme (Grand Prix du « Bateau à Vapeur »)
Gus et les Hindous
Gus et Poussinard
Gus et le cambrioleur

Chez Julliard/Pauvert

Les derniers feux (1982)
Néropolis (1984)

Aux Éditions de Fallois

La Pucelle (1988)
La Part des Anges (1990)
Eudoxie ou la Clef des champs (1992)
Ce que je crois et pourquoi (1993)
Œdipe en Médoc (1993)
Étoiles filantes (1994)
Le Taureau par les cornes (1996)
Une affaire d'honneur (1997)
Le Ruban bleu (1998)
De plume et d'épée (1999)

BnF
L&A

HUBERT MONTEILHET

L'EMPREINTE DU CIEL

PRESSES DE LA RENAISSANCE

DL- 28.07.2000 31720

Ouvrage réalisé
sous la direction éditoriale d'Alain NOËL

Si vous souhaitez être tenu(e)
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions des Presses de la Renaissance,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Havas Services Canada LTEE,
1050, boulevard René-Lévesque Est
Bureau 100,
H2L 2L6 Montréal, Québec.

Contactez notre site Internet :
www.presses-renaissance.fr

ISBN 2.85616.737.3
© Presses de la Renaissance, Paris, 2000.

À mon cher filleul William, dont les hautes vertus écossaises, pleines de gaieté et de naturel, font le réconfort de mes vieux jours, ce rappel de quelques vérités qu'il avait devinées avant que de les connaître. Car si personne n'est jamais prédestiné au mal, la prédestination au bien, grâce à Dieu qui n'en est pas à une contradiction près, fonctionne à merveille.

PREMIÈRE PARTIE

JADIS

I

Sous l'empereur Tibère, beau-fils et successeur d'Auguste, l'honorable père de Saül de Tarse, citoyen romain respectueux de César et Juif respectueux de la loi mosaïque, fabriquait en gros des tentes pour les légions et tissait le lin pour la gloire.

Ce lin, premier tissu connu, que les hommes savaient déjà travailler quand ils renoncèrent aux aimables loisirs de la chasse et de la cueillette pour se grouper en villages et confier platement leurs intérêts à des rois et à des prêtres abusifs, passait autrefois pour la plus noble conquête du génie industrieux. Beaucoup – les Juifs tout particulièrement – lui prêtaient une valeur quasi religieuse.

Fraîcheur et humidité étant indispensables à cette plante délicate, sujette aux maladies et à la verse, le lin était d'autant plus cher et apprécié dans l'Antiquité au Moyen-Orient que le climat lui était le plus souvent contraire. On en trouvait notamment des cultures en terrasses dans les montagnes qui dominent la plaine de Cilicie, où Tarse, à peu de distance de la Méditerranée, faisait fonction de capitale. La ville était alors un important centre de commerce et, de la côte sud-est de l'actuelle

Turquie, débarrassée jadis de ses pirates par Pompée, les liaisons étaient aisées avec les ports des côtes syrienne ou palestinienne dès que le beau temps gonflait les voiles et rassurait les matelots. Le lin des artisans de Tarse qui figurait dans les cargaisons attendues à Tyr ou à Sidon avait été l'objet des soins multiples et jaloux qu'une coutume immémoriale imposait.

Un bon mois après la floraison des petites fleurs bleues, les hautes tiges issues des semis de printemps étaient arrachées et étendues quelques jours sur le sol d'une vallée verdoyante des monts Taurus, où elles étaient exposées aux pluies et rosées de septembre. Les tiges fanées étaient alors réunies en bottes et descendues à dos de mulet vers la métropole cilicienne, où un bain d'eau stagnante les attendait. Les longues fibres une fois séchées, des esclaves les séparaient de leur écorce en les frappant avec une palette de bois et les raclaient au couteau. Puis les fileuses les égalisaient, les peignaient et, de leurs fuseaux, sortaient des écheveaux brillants de fils, qui étaient torsadés afin que leur résistance en fût accrue.

Le tissage se déroulait dans une cave humide sur des métiers à quatre lames actionnés par quatre pédales, une partie des fils réalisant la chaîne verticale, l'autre partie allant aux canettes de la trame horizontale. À l'arrière du métier, normalement large de deux coudées orientales – soit 1,10 mètre en mesures modernes –, un rouleau recevait la chaîne en cours de tissage ; à l'avant du métier, un autre rouleau recevait le tissu fini. Lorsque la pièce grise avait atteint la longueur voulue, le tisserand coupait les fils qui la reliaient au métier, et on la trempait pour la blanchir dans de l'eau bouillante additionnée de chlorure de chaux et d'une petite dose de chlore. (Ce n'est qu'à partir du VIIIe siècle que l'on pourra blanchir les fils avant de les tisser.) Enfin, après essorage, on exposait un moment sur pré l'automnale production, prête désormais pour la vente.

C'est ainsi que l'on procédait partout, mais chez Saül – comme d'ailleurs chez les autres tisserands juifs –, on prenait de surcroît la précaution, afin de se conformer à la loi du *shatnez*, de ne point traiter sur un même métier des tissus végétaux et animaux. On travaillait d'un côté le lin et le coton ; la laine, de l'autre.

La douzième année du règne de Tibère – c'est-à-dire en 25 de notre ère –, le père de Saül, qui avait du bien, avait expédié son fils à Jérusalem auprès du rabbi Gamaliel, un exégète de tendance plutôt libérale, disciple du fameux Hillel, afin que ce garçon de dix-neuf ans étudiât l'hébreu et se familiarisât avec l'araméen, parlé couramment en Palestine, en Syrie et jusqu'en Babylonie.

Les Juifs de Tarse, aussi hellénisés que ceux d'Égypte, avaient oublié depuis longtemps leur hébreu et ne connaissaient pratiquement la Bible que par la version alexandrine des Septante, publiée en grec deux siècles plus tôt. Et la plupart des Juifs de Judée ou de Galilée, peu versés en hébreu, avaient eux-mêmes préféré recourir aux Septante pour s'instruire de leurs propres Écritures. (Les citations des Évangiles ont d'ordinaire cette origine.)

Toutefois, de pieux Pharisiens, dont le réputé Gamaliel, tenaient toujours école d'hébreu, langue liturgique difficile que les Sadducéens, leurs rivaux, devaient également apprendre : ces riches et orgueilleux gardiens du Temple, qui avaient en main les leviers de commande politiques, avaient monopolisé depuis longtemps les grands sacerdoces. Mais les Sadducéens, au contraire des Pharisiens, s'en tenaient aux cinq premiers livres de la Bible, c'est-à-dire au Pentateuque, ne croyaient ni à l'existence des anges ni à la résurrection de la chair et se méfiaient des mouvements messianiques.

Mal vu de ses coreligionnaires en raison d'une citoyenneté romaine dont il était à la fois fier et honteux, le père de Saül n'était pas fâché d'améliorer la réputation de la famille en se détournant des écoles grecques de

philosophie et de rhétorique de sa patrie pour confier son rejeton à des Juifs hébraïsants au-dessus de tout soupçon.

Autre avantage de cet exemplaire exil : détourner le trop sensible Saül des dangers d'une pédérastie galopante où les Hellènes du lieu, en compagnie de bien d'autres confrères, persistaient à voir un élégant procédé d'éducation. Le sujet ne semblait guère pressé de se marier, et l'on n'est jamais trop prudent.

Saül n'avait pas quitté sans déchirement une mère vénérée et des sœurs charmantes, un douillet cocon familial où il avait grandi sans heurt et pris une adroite connaissance de la magie sans cesse renouvelée du tissage, s'affairant parfois, pour donner l'exemple, aux plus belles pièces de lin, dont la matière lui réjouissait le cœur.

Si le principal de la production portait sur les vulgaires tentes à soldats, une des spécialités de l'entreprise était ces merveilleux tissus, fort recherchés des israélites fortunés de Tarse ou de Judée, qui les faisaient ensuite couper ou assembler selon les utilisations prévues.

Revenu chez lui de temps à autre pour goûter quelques vacances, Saül s'adonnait au tissage avec une ardeur particulière dès qu'il s'agissait de commandes du Temple de Jérusalem destinées à des habits sacerdotaux : l'ambiance studieuse qui régnait chez Gamaliel, une meilleure compréhension des textes sacrés, l'atmosphère d'une ville à nulle autre pareille, qui tenait au cœur de chaque Juif par tant de fibres et éveillait tant de souvenirs, avaient renforcé chez lui l'idéal de perfection qu'il avait sucé avec le lait de sa mère.

Le triomphe de Saül était le sergé en arêtes de poisson, obtenu par un diagonal va-et-vient de la navette. Une faute d'attention était vite arrivée et la constante maîtrise de ces chevrons relevait d'un art délicat. De pareils chefs-d'œuvre, dont la beauté ressortissait à une apparente simplicité, n'étaient pas de vente facile, et il arrivait qu'ils demeurassent plusieurs années chez le revendeur.

Au printemps 28, la navigation ayant repris avec la belle saison, Saül s'échappait vers Tarse pour regagner bientôt Jérusalem et reprendre ses cours chez Gamaliel, non sans avoir déposé au magasin des Cohen les ballots d'étoffes précieuses qui avaient passé les mois d'hiver dans les réserves de la maison paternelle.

Les frères Cohen, négociants connus, avaient depuis des lustres leur comptoir sur l'Ofel, antique noyau de la Jérusalem du roi David et partie supérieure de la pente orientée plein sud, où l'antique cité avait été bâtie. À peu de distance des Cohen, le large Escalier des pèlerins donnait accès à la vaste esplanade où était assis le fastueux temple d'Hérode, lieu éminent de sanglants sacrifices où Saül aimait à ressourcer une piété de plus en plus ardente.

C'est vers cette époque que Jésus de Nazareth commençait à faire parler de lui et entamait, aux yeux des Juifs orthodoxes, une fulgurante carrière de fieffé blasphémateur et de trublion.

Parfois, bien que le linceul de prix ne fût évidemment pas d'usage courant chez les Juifs, une belle pièce de lin recevait une destination funéraire...

Dans un ouvrage avant tout soucieux d'exacte reconstitution historique, qui tient compte des plus récentes recherches pluridisciplinaires et où rien n'est laissé au hasard, il convient de distinguer le tout à fait certain du quasi certain, le quasi certain du hautement probable, le hautement probable du plus ou moins probable, et l'improbable du possible.

L'apôtre Paul lui-même nous avertit qu'il convient de distinguer, dans ses écrits fiévreusement dictés sous le coup de l'inspiration, ce qui est incontestablement de Dieu de ce qui relève de Paul, sans autre garantie. Cependant, faisant pleine confiance au lecteur, il s'abstient soigneusement de différencier les deux catégories par des astérisques ou des sigles adéquats : AGDG ou SGDG. Nous autorisant de cet illustre précédent, nous nous

fierons également à la haute culture et au parfait bon sens des hommes épris de vérité pour faire le tri.

Or, la possibilité que le Saint Suaire ait été tissé dans les ateliers du futur saint Paul est rigoureusement conforme à toutes les données connues.

Bien que, pour le croyant, le corps sans voile du Christ dans l'Eucharistie soit infiniment plus passionnant qu'une étoffe, le Suaire, que nous allons suivre à la trace, avec le moins de roman qu'il se pourra, en prend, pour les âmes sensibles, un supplément d'intérêt non négligeable.

II

Aux approches de la Pâque de l'an 30, qui tombait cette année-là le vendredi 14 Nissan et coïncidait ainsi avec un sabbat, les angoisses de Judas de Qeryiot étaient devenues intolérables et le malheureux ne savait comment se tirer du guêpier. De tous côtés, des nuages noirs s'étaient accumulés, et il crevait de peur pour sa peau.

Depuis deux ans, combien de marches et de contremarches dans l'infatigable foulée du maître entre la Judée, la Galilée et les villes de la côte ? Combien de banquets agités à couper l'appétit ? Combien de montées à Jérusalem, de plus en plus dangereuses, pour les grandes fêtes ? Combien de fuites précipitées le long des chemins poussiéreux ? Combien de haltes exténuées dans la maison de Pierre à Capharnaüm, près du grand lac redoutable aux humeurs changeantes ? Que d'espérances, que de dévouements ! Et tout ça, pour aboutir à quoi ?

Après des débuts prometteurs, l'homme surgi de Nazareth comme du néant, le Messie populaire, l'Hercule juif appelé à rétablir la gloire d'Israël et à chasser l'occupant romain dont la présence en armes souillait odieusement toute la Terre sainte, s'était révélé de plus en plus

déroutant, de plus en plus inquiétant, hors de toutes normes concevables, n'offrant à ses fidèles légitimement préoccupés de faire une belle carrière d'utilité publique que des désillusions et des périls.

Pourquoi invectiver sans cesse, et en termes si violents et si vexants, contre les Pharisiens ? Et même, pour faire bonne mesure, contre les Sadducéens, qui avaient la police à leur solde ! Pourquoi se mettre à dos comme à plaisir les lettrés et les premiers de la nation par des torrents de malédictions sans nuances ? Pourquoi agacer les riches et exiger un dépouillement qui eût ruiné toute l'économie si, par impossible, on avait pris le précepte en considération ? Pourquoi manger avec n'importe qui, s'afficher avec des gens de rien, des percepteurs ou des dévergondées ? Pourquoi recruter, parmi les douze, un Matthieu, petit employé dans un bureau des douanes, ou des pêcheurs sans aucune envergure ? Pourquoi, lors de la Pâque 28, avoir chassé à grands coups de corde les marchands du Temple, avoir brutalement renversé les tables des changeurs, qui s'étaient jetés à quatre pattes à la poursuite de leur monnaie ? Judas, qui avait un pieux respect de l'argent, en était encore tout retourné. Quel éclat, pour inaugurer une mission ! Où pouvait bien mener cette démagogie à courte vue ?

Pourquoi, froissant et décevant tout le monde, se faire le collaborateur des Romains exécrés, admettre sans frémir qu'on leur payât impôt sans discuter, en considération d'un royaume nuageux où toute justice serait un beau jour rétablie ? Il serait bien temps ! Dans quel monde Jésus vivait-il donc ?

À ce train-là, il était permis de le croire sur parole quand il annonçait à maintes reprises à ses disciples qu'on ne pouvait gagner que des ennuis et des persécutions à le suivre de trop près, et que son itinéraire allait bientôt se terminer sur le gibet. D'un côté, le maître prêchait la paix des cœurs purs, la béatitude des simples ; de l'autre, il se faisait gloire d'apporter la guerre au sein des familles, et

entre les familles et l'État. Le beau projet que de se faire étendre raide mort par les gardes du Temple, par un père ou par un frère outré, pour goûter la tranquillité des cadavres !

La résurrection annoncée trois jours après le supplice – résurrection à laquelle, d'ailleurs, personne n'ajoutait foi – restait en tout cas le privilège du maître : il n'avait évidemment nulle intention de le partager sur-le-champ avec les crédules qu'il aurait entraînés dans sa ruine !

Mais de telles outrances à faire douter de la raison n'étaient que maladresses de pure forme à côté d'imprudences et d'inconséquences beaucoup plus graves, qui étaient autant de verges pour se faire fouetter. Si la forme était déjà fâcheuse, le fond donnait le frisson.

Peu à peu, à force de discourir comme ayant autorité – ce qui était déjà en soi une nouveauté sans précédent et des plus choquantes –, le maître, après avoir déclaré qu'aucun iota de la Loi ne passerait, en était venu à se présenter comme supérieur à la Bible et à Moïse, se moquant par exemple des minutieuses obligations du sabbat et prétendant rétablir une fidélité et une indissolubilité paradisiaques en fait de mariage.

Pour le coup, les disciples, dont la plupart, comme Simon-Pierre, étaient mariés, et dont quelques-uns envisageaient d'envoyer promener une épouse insupportable, avaient osé protester avec un bel ensemble. Un tel commandement, défi à la nature humaine, que le maître avait pourtant renouvelé avec insistance, ne relevait-il pas d'une théorie fumeuse et sans lendemain ? La Loi, parole du Très-Haut à ses témoins, que rien ne pouvait modifier, ne voyait-elle pas avec bienveillance les harems des puissants ? N'autorisait-elle pas de moins fortunés à donner un acte de divorce selon leur humeur, à recourir à des servantes, à des esclaves... sans parler des prostituées ? Que dire aussi de ces bizarres éloges de la virginité,

alors que la Loi ne voulait connaître que les généreuses vertus de la procréation ?

Et sans cesse revenait le présomptueux et irritant refrain : « Vous avez appris qu'il a été dit aux ancêtres... Eh bien, moi je vous dis... »

Comme pour mieux précipiter sa perte, Jésus avait dépassé les bornes en donnant à croire qu'il était non seulement Messie (chacun pouvait l'affirmer sans blasphème à condition de respecter la Loi et les prophètes !), mais encore Fils de Dieu, révélation finalement explicitée par des gestes ou des paroles sans équivoque. La manie de remettre des péchés à des paralytiques ou à des femmes perdues, privilège divin par excellence, était déjà troublante, mais il y avait eu plus clair encore.

Le dernier jour de la fête des Tentes, en octobre 29, comme le maître prêchait dans la salle du trésor du Temple – là où il y avait un tronc pour les aumônes –, n'avait-il pas lancé à ses contradicteurs : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS » ? Le nom divin jadis révélé à Moïse, qu'on ne prononçait qu'en tremblant ! Il n'avait alors évité le pire que de justesse.

Et en décembre de la même année, lors de la fête de la Dédicace, à l'abri de l'orage sous le grand portique du Temple, n'avait-il pas tonné : « Le Père et moi, nous sommes UN » ? De nouveau, il avait dû s'enfuir sous les imprécations et les menaces.

Mais JE SUIS en imposait à ce point que personne n'avait osé l'arrêter. Toutefois, de provocation en provocation, l'impunité devait toucher à son terme avant longtemps.

Les docteurs orthodoxes avaient beau jeu de rappeler que l'unicité du Très-Haut était la croyance fondamentale et inébranlable des Juifs, celle qui les distinguait à jamais de la tourbe des mécréants, la pierre angulaire de la Loi, et qu'aucun oracle de la Bible, correctement interprété, ne pouvait par définition concerner une impie et superflue

incarnation de JE SUIS. Si les prophètes l'avaient prédite, ils se seraient fait assommer dès qu'ils auraient ouvert la bouche ! D'ailleurs, le Messie triomphant l'emportait lui-même de beaucoup dans les Écritures sur le Messie souffrant que l'aventurier prétendait figurer faute de mieux.

Aux yeux des doctes, par conséquent, vu que Jésus ne donnait aucun signe de folie au sens habituel du terme, les vertus qu'il affichait devaient être un trompe-l'œil et il ne pouvait qu'être possédé du démon comme tant d'autres.

D'où lui serait venue autrement cette idée extraterrestre d'un JE SUIS incarné et mortel, soumis aux pires humiliations de la condition humaine ? Personne ne l'avait eue avant lui. Ni la Bible ni son éducation laborieuse de fils de famille, sympathisant de ces mêmes Pharisiens qu'il vilipendait aujourd'hui, n'avaient pu la lui enseigner, ni même la lui suggérer. Et l'idée ne pouvait venir de Dieu, car Dieu aurait alors été en opposition formelle avec des siècles de textes révélés.

Chaque fois que Judas échappait à la puissante fascination du maître, qui ne répudiait modestement le titre de « rabbi » que pour mieux s'égaler au Très-Haut, il ne pouvait qu'être impressionné par la force de ces critiques, dont la plupart étaient loin d'être le fruit d'une haineuse incompétence. Tel était bien le sentiment général de la quasi-totalité des sages d'Israël qui avaient pu se pencher sur le cas.

Par ailleurs, si les miracles de Jésus avaient de quoi stupéfier, ils ne prouvaient évidemment rien en soi, ni dans un sens ni dans un autre, et il importait de les considérer la tête froide.

Bien sûr, le maître marchait sur les eaux, apaisait les tempêtes, multipliait les pains et les poissons, chassait les démons par sa parole (les faisant à l'occasion entrer dans un troupeau de porcs qui ne lui appartenait point !), guérissait les malades par un simple contact, ressuscitait en passant le fils d'une veuve à Naïn, la fille du chef de

synagogue Jaïre, voire son ami Lazare à Béthanie, mort pourtant depuis quatre jours... Et tout cela avec une telle aisance qu'on se demandait pour quel motif il ne poussait pas la démonstration plus loin afin d'asseoir son gouvernement sur des bases bienfaisantes et incontestables. Pourquoi, avec de tels talents, ne pas guérir et ressusciter tout le monde ? C'était trop ou trop peu.

Mais quelle était donc l'origine de ces pouvoirs, dont un figuier malchanceux, par une bizarre fantaisie, avait lui-même été victime ? Les miracles, les tours étranges étaient chose commune sur cette terre, qui regorgeait de magiciens de tout poil entre la Chaldée et les colonnes d'Hercule. Maints on-dit narraient leurs exploits, et la seule question, ainsi que l'avaient bien vu les Pharisiens et les scribes, était de savoir à qui l'on avait affaire et quel sens donner aux prodiges.

L'esprit perdu, Judas ne savait plus si le grand magicien opérait par le ciel ou par les enfers. En somme, quand Jésus disait : « Qui me convaincra de péché ? », le péché n'était-il pas, justement, dans l'interrogation ?

Pour comble, le maître rendait la santé au fils d'un centurion romain, à la fille d'une Cananéenne idolâtre, avait des égards pour les Samaritains hérétiques, et ne manquait pas une occasion de promettre aux Juifs tous les malheurs possibles, le Très-Haut étant à la veille, semblait-il, de se détourner d'eux pour confier leur héritage à d'autres nations plus méritantes. Jusqu'au Temple, cœur de la judéité, assise permanente du culte et de la foi, dont les jours seraient comptés ! De quoi rendre positivement enragé un peuple élu si attaché à son élection.

Les vives craintes de Judas quant à l'issue fatale de l'aventure étaient encore accrues par le fait qu'il ne pouvait trouver aucun appui, aucun conseil, chez ses compagnons d'infortune, qui présentaient dans l'ensemble le déprimant spectacle d'un perpétuel

ahurissement et d'une aveugle fidélité. Subjugués, ils suivaient leur maître comme des moutons allant à l'abattoir, sans comprendre grand-chose à ce qu'il racontait. Le mauvais accueil de Nazareth à son Messie ne les avait guère troublés, et ils n'avaient pas bronché non plus quand le maître, dans la synagogue de Capharnaüm, avait prétendu sans rire se donner à boire et à manger, une obscure trouvaille anthropophage – à prendre, disait-il, au pied de la lettre ! –, laquelle en avait désorienté et découragé un grand nombre, qui avaient aussitôt cherché leur salut dans la fuite. Messie, Fils de Dieu, nouvelle manne et boisson nouvelle, chair et sang pour n'importe qui, la coupe d'amertume était pleine !

Seul le distingué Jean et son frère Jacques, de noble extraction sacerdotale, semblaient fréquenter Jésus en connaissance de cause et deviner dans l'histoire des secrets cachés au vulgaire, mais ils gardaient leurs réflexions pour eux. Le jeune Jean, un esprit délié, connaisseur en hébreu comme en grec – il savait même un peu de latin ! –, était visiblement l'objet d'une amitié privilégiée de la part du maître. Tenu à l'écart de cette relation, Judas, qui s'estimait pourtant aussi intelligent qu'un autre, ne voyait rien qui pût l'éclairer ni le rassurer.

Cependant, les doutes qu'il nourrissait à présent quant à la divinité de l'étourdissant Messie et à ses capacités de résurrection dans le style brillant d'un Jonas n'empêchaient point les sentiments.

Judas, certes, avait d'abord peur pour lui, et atrocement, ce qui était bien naturel, mais aussi pour Jésus, auquel il portait un attachement sincère depuis qu'il lui avait confié, avec une perspicacité flatteuse, la tâche de s'occuper des finances. Le maître, qui tenait absolument à gagner Jérusalem pour la Pâque, n'en sortirait sans doute pas vivant cette fois-ci : le bruit courait que le grand prêtre Caïphe, poussé à bout par l'affaire de Lazare, avait donné ordre de le faire appréhender. Les douze allaient partager

son sort en premier, les disciples de seconde zone allaient suivre en rangs serrés, et l'on ne saurait jamais pourquoi, mystère des mystères, Jésus, fils de charpentier aisé, bien frotté d'hébreu, qui n'était apparemment ni fou ni même possédé, avait pu s'imaginer un instant qu'il était d'extraction divine.

III

Six jours avant la Pâque, à Béthanie, bourgade proche de Jérusalem, Simon le lépreux offrit un repas au maître et à sa suite. Avec Jésus, tantôt c'était le banquet (on lui avait assez reproché de ne point jeûner comme Jean-Baptiste !), tantôt c'était le frugal casse-croûte dans des endroits impossibles.

C'est à Béthanie que JE SUIS avait récemment tiré Lazare du tombeau devant une foule estomaquée, celui de ses exploits qui avait fait le plus de bruit, et Lazare, l'homme du moment, un personnage qui avait vécu et ressuscité avec le même naturel, avait été invité de surcroît avec ses deux charmantes sœurs Marthe et Marie – Marthe qui ne tenait pas en place, et Marie qui fixait son maître d'un œil éperdu.

Il y avait autour de Jésus une *odor di femina* contemplative par laquelle il se démarquait des moroses Pharisiens ou Sadducéens. Le misogyne saint Paul renverrait les ménagères aux fourneaux, sans rien comprendre à l'égalité des sexes que son maître avait pourtant prêchée de si évidente manière... avec toutefois une nette préférence pour les femmes, plus sensibles et plus fidèles.

Une réunion saisissante. Simon, qui n'était plus lépreux du tout, dont l'épouvantable mufle de lion avait dégonflé depuis que Jésus avait traité son cas, Lazare, tout songeur et infiniment discret sur ses impressions d'outre-tombe (il devait sans doute se demander s'il ne pourrait pas ressusciter plusieurs fois de suite, prendre une sorte d'abonnement ?), mangeaient et buvaient avec appétit, car ils revenaient de loin, et, à la fin du repas, une foule de Juifs surexcités, curieux de voir le miraculé et son sauveur, assiégeaient la maison.

Marie ayant oint les pieds de Jésus d'une livre de nard d'Arabie de première qualité, qui embaumait toute la salle, et essuyé lesdits pieds avec ses beaux cheveux, qui lui tombaient jusqu'aux reins quand ils étaient dénoués, Judas, en tant que trésorier du groupe, avait fait à voix basse cette observation de bon sens que ces trois cents deniers de parfum sortis d'un vase d'albâtre auraient pu soulager bien des misères. Mais le maître, dont l'oreille semblait écouter sans se lasser toutes les voix de l'Univers depuis le péché d'Adam, l'avait aussitôt rabroué, et d'une voix qui portait loin : « Laisse-la en paix. C'est pour le jour de ma sépulture qu'elle aurait dû garder ce parfum. » L'effroyable issue était prédite une fois de plus et allait se rapprochant.

Lorsque Judas posait une question pertinente, Jésus répondait à côté ou, pire encore, le fixait sans rien dire, comme s'il avait affaire à un incurable fermé à tout jamais aux choses de l'esprit. Il y avait de quoi vexer un moins susceptible. Et d'autant plus que le maître prenait en considération, avec une inaltérable patience, les bêtises qui échappaient aux autres dès qu'ils osaient (bien rarement !) ouvrir la bouche – à Jean et à Jacques exceptés, qui préféraient le plus souvent se taire et observer.

Mais pourquoi diable, dans ces conditions, avoir embauché un Judas de Qeryiot ? L'intéressé se souciait enfin de ce point, dont l'importance décisive venait de lui apparaître un peu tard.

Depuis qu'il avait délaissé, à la mort d'un père qu'il n'avait pas daigné ressusciter – une étrange négligence –, les charpentes de cèdre ou de chêne pour se livrer à une activité débordante sous le signe du scandale et de la contradiction, Jésus, de son plein gré, et quels qu'en fussent les motifs, avait suivi un parcours suicidaire, faisant flèche de tout bois afin d'être condamné tôt ou tard comme blasphémateur, et tenant pour rien la sûreté de ses disciples, cordialement invités à finir aussi tristement que leur guide.

Et le maître avait tout prévu, tout calculé, des moindres étapes de ce fatal parcours : n'était-il pas omniscient, ne connaissait-il pas les pensées de chacun, n'avait-il pas des yeux derrière la tête, ainsi qu'il l'avait démontré en maintes occasions ?

Assurément, parmi les douze, Jésus avait élu Jean par amitié, par l'une de ces affinités où la réflexion a peu de part, et son frère de surcroît, avec l'avantage d'avoir sous la main deux confidents cultivés dans le désert de compétences où il avait dû s'enfermer afin de mieux en donner à croire. Les neuf autres, de modeste origine, avaient été retenus, sans doute, en considération de leur médiocre connaissance des Écritures, qui leur interdirait de discuter, et de leur simplicité native, qui en ferait, très éventuellement, de bons témoins des faits et gestes du Messie-Dieu, incapables de mentir ou d'en rajouter. Par la force des choses, Jésus devait aussi nourrir un projet précis pour l'homme à qui il avait négligemment abandonné sa caisse – mais lequel ?

Au contraire des neuf utilités, Judas, un garçon de la ville qui avait fréquenté le Temple et les synagogues, acquis de bonnes notions d'hébreu et assimilé pour l'essentiel les Septante, savait lire et écrire couramment, manier l'abaque mieux encore, et cultivait cette mentalité juive traditionnelle qui veut que l'argent soit, en principe, la récompense d'un minimum de vertu.

Ce n'étaient pourtant pas ses capacités financières ni sa réputation d'honnêteté qui avaient pu attirer l'attention du maître, car il y en avait bien d'autres sur la place qui lui eussent donné les mêmes satisfactions. Le lauréat n'aurait-il pas été justement distingué parce que, au fond, il était construit de manière à ne pas prendre les vessies pour des lanternes, parce qu'il ne s'en laissait pas conter et gardait les pieds sur terre ? Distingué pour sauver la caisse en cas de malheur, cette caisse qu'avaient remplie maintes dames fortunées ? Distingué comme un contrepoids raisonnable à tant de divagations creuses ? Judas ne serait-il pas le bon sens d'un homme qui en faisait fi ? L'hypothèse était intéressante et valait d'être approfondie.

Tandis que le parfum enivrant du nard se répandait à la ronde, Judas allait plus loin dans ses salutaires réflexions. Si Jésus marchait en toute lucidité vers ses bourreaux, ce n'était certes pas de gaieté de cœur, en dépit de la gloire douteuse qu'il attendait de son supplice. Comme son trésorier, il était en proie à une peur croissante, et il lui échappait parfois de gros soupirs et des aveux pleins de tristesse. La nature humaine de JE SUIS protestait contre son propre dessein, ce qui était, somme toute, assez sympathique.

De la sorte, si l'on donnait un habile coup de pouce pour tirer d'affaire Jésus et les siens, le rescapé se ferait une raison, satisfait, à tout prendre, de demeurer en vie pour retourner à ses poutres et à ses planches, soutien d'une mère encore jeune qui serait encore plus heureuse que lui de l'événement.

L'idée, aussi lumineuse que logique, frappa soudain le raisonneur que, ses moindres pensées étant connues de JE SUIS, ce dernier ne se laisserait jamais sauver malgré lui. Si donc Jésus n'intervenait pas pour contrarier la manœuvre, s'il semblait même l'encourager, cette complicité tacite serait le signe d'un intime assentiment. On ne pouvait